

Maude Perrier

COUP
DE Foudre

Laure



Chapitre 1

Richard est un homme adorable. Ou inquiet, c'est selon.

Avant de partir à son séminaire d'entreprise, il a pris soin de préparer ma tasse à café et mon paquet de biscottes. Il fait souvent ça quand il part quelques jours.

Ce qui est nouveau ce matin, c'est la feuille de papier posée tout à côté : l'impression d'un article au titre évocateur : comment savoir si vous êtes au bord du burn-out : les dix signes qui ne trompent pas. Il a même griffonné un petit mot sur un post-it bleu minuscule : prends soin de toi, amour, R.

Le message subliminal est si limpide que j'en ai presque la larme à l'œil. Richard se fait du souci pour moi. J'admets qu'il a quelques raisons. Depuis des mois, je suis infecte, en permanence sur la défensive, toujours à mal prendre ses plaisanteries. Même si je suis fatiguée, je dors très mal. Je pense boulot en permanence : au travail, à la maison, même en vacances. C'est du non-stop.

En même temps, quel autre choix ai-je ? Nous croulons sous les dossiers et tant que personne ne sera recruté pour nous donner un coup de main, ce n'est pas près de s'arrêter ! Et comme je suis la responsable du pôle juridique, que je manage et encadre les autres, je me dois de donner l'exemple en abattant deux fois plus de boulot que les autres. Mon équipe compte sur moi. Mes supérieurs aussi. Et nos clients encore plus... Comment lever le pied dans pareille condition ?

IMPOSSIBLE.

Forcément, cette charge de travail, cette pression qui pèse sur mes épaules, a des répercussions, sur ma santé et mon couple. Je suis susceptible, et nerveuse. Je pleure sous ma douche sans raison apparente. Je ne parviens plus à me détendre, y compris dans les rares moments d'intimité avec Richard. Plus rien ne va.

Seulement j'ai beau faire des pieds et des mains, réclamer une nouvelle personne à corps et à cri, pour l'instant, mes appels sont lettre morte. Magalie des RH me martèle qu'elle n'a reçu aucune consigne pour chercher un nouveau collaborateur et Anthony ne semble pas pressé non plus. Pour lui, tant que le service tourne et que les clients sont contents, tout va bien.

Seulement, ce n'est plus possible. Je craque et ne suis pas la seule. Fred fait la gueule tous les jours parce qu'il doit rester plus tard, Madeleine ne parle plus que de sa retraite qu'elle attend avec impatience, et Corentin, le pauvre, est volontaire et tout mais il est en alternance. Il ne peut abattre le même travail que nous trois.

Tandis que je remplis ma tasse, les yeux rivés sur le petit mot de Richard, je décide qu'en arrivant, je taperai une nouvelle fois du poing sur la table. Anthony doit faire quelque chose s'il ne veut pas que son service juridique implose alors que nous approchons de la période la plus chargée - et la plus rentable pour lui.

Evidemment, lorsque j'arrive au quartier d'affaires de La Défense, c'est encore bien calme. A 7 heures, nous sommes encore loin de l'agitation. J'apprécie, c'est un peu le calme avant la tempête. Raoul, le vigile, me sourit quand il m'aperçoit entrer dans le bâtiment. Philippe et Maria, à l'accueil, me disent bonjour tandis que je sors

mon badge et passe le portique de sécurité. Direction les bureaux de *Lambart & Partners*, au quatrième étage d'une tour qui en compte plus de trente.

Pas âme qui vive. Les couloirs sont déserts, les locaux dépeuplés. Le silence règne en maître. Quitte à passer ma vie au bureau, je préfère que la journée soit entamée d'une manière apaisée. Un petit texto rapide à Richard pour le remercier de ses attentions, mon deuxième café de la matinée ingurgité, me voilà prête à commencer.

— Bonjour Laure.

Je lève la tête sur Anthony Sardaut, l'un des cinq associés du groupe, la cinquante fringante, le costume impeccable, l'air toujours serein. Quand il s'assoit en sifflotant, je sens mon corps se raidir. Merde alors ! Il trouve normal que tous les jours, quand il arrive, je sois déjà au taquet. Cela ne le dérange pas le moins du monde. Au contraire, il semble apprécier mon dévouement... comme si j'avais le choix !

— As-tu déjà vu pour les nouveaux clients ? Ils sont exigeants parait-il, et ont plein de formalités à nous faire faire. Ne les confie pas à ton apprenti surtout.

Malgré moi, j'arque un sourcil. C'est l'occasion rêvée pour taper ce fameux poing sur la table.

— Ah non ? Zut, c'est pourtant le seul à même de s'en occuper. Madeleine et Fred sont surbookés.

— Tu plaisantes j'espère ?

— Pas vraiment. Ils ont chacun une centaine de dossiers, des conseils d'administration et des assemblées qui se tiennent. Je ne vois pas comment je peux leur caler plus de dossiers.

— Et toi ?

Moi ? Je serre les dents.

— Je fais du 7h 23h tous les jours, week-end compris en période de bourre, tu veux quoi de plus ?

Anthony soupire. Cette discussion, nous l'avons eue un nombre incalculable de fois ces derniers mois mais l'autruche qu'il est, ne veut rien voir.

— Tu bosses plus vite que les deux autres, tu peux absorber une charge supplémentaire non ?

— Non, claqué-je sans même prendre le temps de la réflexion. Je ne peux pas.

Horriifiée, je sens mes yeux s'embuer. Le souvenir du petit mot de Richard et de son article imprimé me sautent en pleine face.

— Tu sais quoi ?

Ma voix tremble d'émotion, de colère, et de fatigue. Anthony, la mine plus sombre, secoue la tête.

— Ce matin, en me levant, j'ai eu la joie de découvrir un petit mot de Richard. Mon mari s'inquiète pour moi... il est allé jusqu'à me récupérer une étude sur le burn-out et ses signes avant-coureurs.

— Laure...

— Ce service a besoin de quelqu'un Anthony. Sinon je te jure qu'il va implorer. Madeleine est à deux doigts de se mettre en arrêt, Fred a parlé plusieurs fois de démission...

— Et bien qu'il démissionne !

— Et moi...

— Quoi, toi ?

— Je suis sur le point de craquer.

Anthony hausse les épaules.

— N'importe quoi ! Tu en as vu d'autres !

— J'étais plus jeune, plus ambitieuse, plus motivée aussi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pour la énième fois, je tire la sonnette d'alarme Anthony: Soit tu recrutes un autre collaborateur, soit tu en perds deux peut-être trois d'un coup.

— C'est une menace ? Parce que tu sais que je déteste ça.

— C'est un avertissement. On ne peut pas en faire plus, merde à la fin, ouvre les yeux !

— Tu sais combien vous nous coûtez tous les quatre ? Un bras !

L'argent ! Voilà ce qui compte le plus pour lui. Combien nous lui coûtions et combien nous lui rapportons. En dehors de ça, peu de choses l'intéressent.

— Je crois pouvoir dire que le service juridique de Paris est hyper rentable ! Trois juristes confirmés et un junior en alternance d'un côté contre des honoraires à six chiffres quasiment tous les mois... excuse-moi mais la balance est largement en la faveur des associés.

— Et tout le monde tient à ce qu'elle reste ainsi. Je suis désolé, Laure, mais recruter un quatrième collaborateur est hors de question. En revanche, un apprenti...

— Ne nous servira pas à grand-chose. Personne n'a le temps de s'en occuper. Je rame déjà avec Corentin, ce n'est pas pour en avoir un second.

Un moment, il garde le silence. Je sens qu'il réfléchit. Cette fois, peut-être que mes propos ont fait mouche et que cette conversation ne sera pas vaine ?

— Quand Madeleine est sensée partir en retraite ?

— L'an prochain, mais...

Une lueur brille au fond de ses yeux clairs. Il a trouvé la solution... et je doute qu'elle me convienne.

— Tu veux un autre juriste ? Vois avec elle ; si elle accepte un départ anticipé, je convaincs les autres de t'en prendre un. Sinon...

— C'est une blague ! m'insurgé-je, à la fois outrée et totalement désabusée. C'est dégueulasse et parfaitement inutile. Tu échanges une personne contre une autre, mais tu ne rajoutes rien ! Au final, nous ne serons toujours que trois.

— Une personne plus jeune et motivée fera plus d'heures qu'une femme de soixante ans ! Tu gagnes au change, Laure, réfléchis bien.

Le regard que je lui adresse doit en dire long parce qu'Anthony se lève. Il glisse une main à l'intérieur de sa veste pour récupérer son téléphone portable, empoigne sa sacoche d'ordinateur et me tourne le dos. Avant de sortir du bureau, il lâche :

— A prendre ou à laisser.

Au travers des vitres sans tain de mon bureau, je le vois longer le couloir et se diriger vers le sien.

C'est bien un patron ! Un tiroir-caisse à la place du cerveau et du cœur. Hélas, il m'est impossible de pousser Madeleine vers la sortie au prétexte que du sang neuf pour rendre à ma petite équipe un peu d'enthousiasme. Madeleine était là avant que j'arrive. Elle a son petit caractère mais c'est une crème, une mère pour Fred et moi et tous les stagiaires qui sont passés dans notre service. Sa popularité va même au-delà puisque les assistantes légales et les secrétaires comptables aussi raffolent d'elle.

Le problème semble insoluble et quand les autres arrivent, aussi démotivés que moi, je ne sais quoi dire pour leur remonter le moral. La grosse période arrive et personne n'a le cœur à l'ouvrage. Nous savons tous les

trois que nous allons en baver cette année encore, que ce sera même pire. Plus de dossiers, moins d'entraîn... le calcul est vite fait.

— Salut la puce, fait Madeleine en venant me faire la bise.

Malgré son look impeccable et son allure qui lui donne moins que son âge, elle a les traits marqués et des cernes sous les yeux.

— Tu es partie à quelle heure hier ?

— Minuit trente...

Elle secoue la tête d'un air désabusé.

— Tu es au courant que tu es en train de perdre les meilleures années de ta vie ?

C'est plus fort que moi, je souris. Il fut un temps où j'avais l'impression qu'être au bureau, faire quelque chose que j'aime tous les jours et sans compter mes heures, était la plus belle chose qui puisse m'arriver. Dix ans plus tard, j'en suis largement revenue. A presque quarante ans désormais, si je fais le bilan, note le positif et le négatif, je pense savoir de quel côté penchera la balance. Certes, je suis mariée à un homme adorable, mais je ne le vois qu'en coup de vent le week-end. J'ai également un appartement luxueux à Boulogne Billancourt dont je profite à peine. Quant aux enfants... ils sont les grands absents de ma vie. Richard et moi avons bien essayé mais toutes nos tentatives se sont avérées infructueuses. En même temps, quoi de plus étonnant ? La vie que je mène n'est pas propice à la maternité. Inconsciemment, je crois que mon corps a intégré cette information et que c'est la raison pour laquelle il m'empêche de concevoir...

— On ne remonte pas le temps, observé-je platement.

Madeleine passe un pas derrière mon épaule et me câline.

— En effet, mais si on ne peut changer le passé, on peut décider du futur.

— J'aime ma vie. C'est juste la période qui est compliqué. Anthony ne veut rien entendre.

— Je te l'ai dit et te le redis, Laure, avec ton expérience et ton carnet d'adresses, tu pourrais trouver facilement un poste de juriste autre part. Tu n'es pas obligée de rester ici.

— Je vous abandonnerais ?

Le regard plein de tendresse que m'adresse Madeleine m'émeut. Elle était là avant que j'arrive chez *Lambart & partners* et m'a accueillie à bras ouverts. Je dirais même qu'elle m'a prise sous son aile, d'autant qu'au début, toutes les deux étions affectées aux mêmes dossiers. Moins ambitieuse que moi, plus intéressée par sa vie de famille qu'à sa carrière, Madeleine n'a jamais été jalouse de mon avancement. Lorsque j'ai été nommée responsable du service juridique de l'antenne parisienne de Lambart et qu'elle est passée sous mes ordres, elle n'a pas tiqué. Au contraire, elle était heureuse pour moi.

Avoir une telle femme dans son équipe est si précieux qu'une nouvelle fois, je me demande comment Anthony peut même imaginer que je la pousserais vers la sortie pour recruter un collaborateur plus jeune. C'est inimaginable. Je préfère encore me crever à la tâche et frôler le burn-out que suggérer à ma si gentille et attentionnée Madeleine de faire ses cartons un an avant l'échéance. D'autant que malgré l'ambiance du moment, elle n'en a pas envie sinon elle ne se serait pas privée pour m'en parler.

— D'autres n'hésiteraient pas et auraient bien raison.
— Sans doute... je dois tenir à rester dans ma zone de confort, observé-je en grimaçant.
— Tu aurais cinquante ans, je ne dis pas, mais tu es toute jeune, tu n'as rien à perdre.
— Je n'ai pas non plus vingt ans. Ni même trente.
— C'est une excuse ma petite, rien d'autre.
Possible, mais j'avoue ne pas avoir envie de changer de travail.

— Bonjour les filles.

— Voilà le troisième mousquetaire. Salut Fred !

Frédéric Pichon. Avocat de formation, il s'est tourné vers le droit en entreprise plutôt que le tribunal. Dommage, il y aurait excellé. Beau parleur, grandiloquent par moment, il embobine tout le monde, moi y compris. Mais je l'aime bien, il m'amuse. Et puis c'est monsieur radio-couloir. Fred est au courant de tout ce qui se passe chez Lamart Paris et même au-delà. Comme il joue au foot avec des salariés d'autres sociétés hébergées comme nous, dans cette tour de La Défense, il est au fait des rumeurs et des potins qui circulent ailleurs. Une vraie mine d'informations... pas nécessairement les plus intéressantes mais avec lui au moins, s'ennuyer est impossible. A chaque fois que nous déjeunons tous ensemble à l'extérieur - chose beaucoup trop rare, surtout en ce moment, il nous régale. Sans lui, le service ne serait pas le même.

— Le quatrième ne va pas tarder.

— Non, lui réponds-je, il est en cours aujourd'hui. Nous ne sommes que tous les trois.

Fred lève les yeux au ciel.

— Formidable !

Sentant venir les reproches, je prends les devants :
— Allez les mousquetaires, hauts les cœurs !
Tous les deux me regardent, l'air navré.
— Il va falloir trouver une solution, Laure. Cela ne durera pas comme ça ad vitam aeternam.
— Je sais Fred, ne t'inquiète pas, j'y travaille.
— Avant que nous ayons tous jeté l'éponge et claqué la porte, j'entends.
— J'avais bien compris.
— Elle fait ce qu'elle peut, me défend Madeleine. Mais si les tiroir-caisse ne veulent rien entendre...
Sa manière de désigner les associés de *Lambart* m'a toujours amusée; elle déride à peine Fred.
— Tant pis pour eux, réplique-t-il avant de nous tourner le dos pour regagner son bureau.
Madeleine et moi échangeons un regard. J'hésite à lui parler de la discussion que j'ai eue ce matin avec Anthony. Mais à quoi bon lui fichier un coup au moral pour rien ?
— Faites ce que vous pouvez, ok ?

Quand elle aussi a quitté mon bureau, je sens la colère contre Anthony monter à nouveau et décide de lui envoyer un mail... plutôt un scude. Un de plus. Un qui comme les autres, finira classé ou au panier. Qu'importe, j'ai besoin de me défouler et d'avoir aussi la sensation que je fais vraiment tout mon possible pour débloquer la situation. Au même moment, je reçois un message de sa part.

Ton vœu va être exaucé...

Rien que ces cinq mots. Ils suffisent à me faire bondir de mon fauteuil et à me ruer dans le couloir, ignorant les quelques personnes que je croise et qui me saluent. Faites

qu'il ait changé d'avis et qu'il recrute quelqu'un... faites que ce soit ça...

J'entre sans prendre la peine de frapper. Anthony ne s'en offusque pas. Calé dans son fauteuil impérial, avec derrière lui, une vue panoramique sur Paris, il pouffe.

— Plus rapide que l'éclair dis-donc.

J'ignore sa moquerie.

— Raconte.

Ma voix sonne l'agacement et le désespoir. Le sourire s'efface du visage de mon boss. Il se rend compte que je n'ai pas du tout envie de plaisanter. D'un geste de la main, il me fait signe de m'asseoir.

— Tu as réussi à convaincre les autres qu'un recrutement s'imposait ?

— Non mais...

Quoi ? Perdant le contrôle de mes nerfs, je m'emporte

— Alors quoi ? J'ai autre chose à foutre que perdre mon temps inutilement !

— Calme-toi, tu veux bien ? Et laisse-moi parler.

— Si c'est encore pour te justifier, je n'ai pas envie de t'écouter.

— Il n'y aura pas de recrutement... mais, s'empresse-t-il d'ajouter alors que je suis sur le point de m'emporter à nouveau, tu auras quelqu'un. Il s'agit d'une mutation en interne et concerne une juriste en place dans nos bureaux de Marseille.

J'en pleurerais tant la nouvelle me ravit et me soulage.

— Je prends, fais-je sans hésiter. Elle sera là quand ?

— Dans deux semaines.

— C'est elle qui va récupérer le nouveau client ?

— C'est ton service, Laure, tu le gères comme tu l'entends. L'essentiel est que le boulot soit fait

correctement... et que tu ne me bassines plus tous les jours avec ton manque d'effectif. Elle est juriste, elle est confirmée... tu as ce que tu voulais.

— Et elle ne te coûtera pas un euro de plus.

— Eh non. Qu'elle soit payée sur Marseille ou Paris, c'est du pareil au même. Tout le monde y trouve son compte comme ça.

Je pourrais lui envoyer une pique mais je suis bien trop heureuse que notre situation se débloque enfin pour cela. Surtout, j'ai hâte d'apprendre la nouvelle aux autres.

Et plus hâte encore d'être à dans deux semaines. Cette fille de Marseille n'est pas un ange tombé du ciel mais pour nous, c'est tout comme.

Il est évident que j'ai envie de partager la nouvelle avec mon équipe. Mais avant, j'ai envie d'en savoir un peu plus sur cette personne. Je connais Fred et Madeleine, curieux comme ils sont, ils voudront certainement avoir tous les détails.

Me connectant à l'intranet de *Lambart & Partners* j'entre en contact avec Magalie, la responsable RH.

— Il paraît qu'une nouvelle de Marseille rejoint notre équipe, lui écris-je sans préambule.

— Anthony te l'a dit ?

— Il y a quinze minutes, oui. Good news... tu sais qui c'est ?

— Emma Duval. Elle est chez nous depuis sept ans.

— Quoi d'autre ?

— Pas grand-chose. Elle a demandé sa mutation voilà deux mois et elle vient d'être acceptée... j'imagine que ton insistance auprès d'Anthony y a été pour quelque chose.

— Au moins mes efforts n’auront pas été vains si c’est le cas.

— J’ai demandé à Aurore, mon homologue à Marseille, plus de renseignements. Il semble que cette jeune femme soit bien sous tous rapports. Son dossier est impeccable.

— Parfait, voilà qui va faire plaisir à tout le monde.

— Tu m’étonnes !

A peine ai-je terminé avec elle qu’une furie ayant les traits de Fred entre dans mon bureau, le regard espiègle.

— Tu ne connais pas la nouvelle ?

— Certainement que si... la question est, comment toi tu la connais.

— Oh, fait-il en haussant les épaules et en s’installant dans l’un des fauteuils face à moi j’ai mes sources.

— Tu as raté ta vocation, Fred, ce n’est pas juriste que tu aurais dû faire.

Il éclate de rire.

— Je ne plaisante pas ! Tu es pire qu’Huggy les bons tuyaux !

Sa vue se brouille.

— Qui ?

Je me rappelle alors qu’il n’a que vingt-cinq ans et que Starsky et Hutch n’est pas franchement de sa génération.

— Rien, laisse tomber.

Il opine.

— Une transfuge de Marseille va donc nous rejoindre.

— Exact. J’aurais sauté au cou d’Anthony quand il me l’a appris, tellement cette nouvelle me soulage et me remplit de joie. Depuis le temps ! Nous allons enfin pouvoir respirer un peu.

— Oui, ça va faire du bien à tout le monde.

Son regard s'étrécit, un sourire mystérieux s'étire sur ses lèvres. Fred sait quelque chose que j'ignore.

— Accouche.

Il croise ses mains derrière sa nuque et me dévisage.

— Je sens qu'on va se marrer avec elle.

— Pourquoi ça ?

— D'après ce que j'ai entendu dire, cette demoiselle aurait des goûts, disons, particuliers.

De quoi me parle-t-il ? Et de qui tient-il ses informations d'ailleurs ?

— Peux-tu être plus explicite ?

— C'est un secret de polichinelle à Marseille. Cette Emma Duval a un penchant prononcé pour les femmes... autrement dit, elle est gay.

Malgré moi, je me raidis. Gay ? Manquait plus que ça !

— Comment le sais-tu ?

— C'est Rémi qui me l'a dit. Tu te souviens de lui ?

Rémi Gatier est un juriste qui a fait la même chose que mademoiselle Duval mais en sens inverse. Il nous a quittés pour le soleil et la mer. Fred et lui étaient bons copains ; je crois qu'ils jouaient au football ensemble tous les vendredis, à l'époque où nous ne croulions pas autant sous le travail.

— Evidemment.

— Nous sommes toujours en contact.

— C'est donc par lui que tu as appris que notre équipe allait s'agrandir.

Il touche son nez pour me faire comprendre que j'ai parfaitement saisi la situation.

— Et c'est aussi lui qui t'a révélé la sexualité de notre nouvelle collègue ?

— En même temps elle ne s'en cache pas.

Je me demande bien pourquoi Magalie ne m'en a pas informée. Sans doute pensait-elle que cette information n'avait aucune importance. En un sens c'est vrai, mais maintenant que je suis au courant, j'avoue que je ne suis pas particulièrement emballée. Mon enthousiasme de ce matin est retombé comme un soufflé.

— Tu n'as pas l'air franchement ravie ?

— Chacun fait ce qu'il veut, affirmé-je en haussant les épaules.

— Ça peut être marrant.

— Je ne vois pas en quoi, claqué, soudain agacée sans que je sache trop pourquoi.

— Imagine qu'elle tombe amoureuse de toi ? Après tout, tu es plutôt mignonne...

— Arrête tes conneries Fred, tu n'es pas drôle !

— Détends-toi ce n'était qu'une blague.

— Eh bien elle était franchement très moyenne.

Après un court instant, j'enchaîne :

— Si c'était un homme qui nous avait rejoint, aurais-tu eu cette réflexion ?

— J'en sais rien, me répond-il, surpris de ma question.

— Je suis certaine que non.

Son sourire, un temps disparu revient en force.

— Que veux-tu c'est le fantasme de tous les mecs !

Navrée, je secoue la tête.

— Je ne veux pas d'histoire, de moqueries, d'attaques stupides, je te préviens. Cette fille j'y tiens, je n'ai pas envie de la voir partir.

— Je te rassure, moi non plus.

— Alors par pitié garde ce que tu sais pour toi et évite les allusions déplacées en sa présence.

Fred plonge son regard dans le mien jusqu'à me rendre mal à l'aise.

— Je ne te savais pas aussi... coincée sur le sujet, observe-t-il platement.

Malgré moi, je me raidis un peu plus.

— La sexualité de mes collaborateurs ne me regarde pas. Je n'ai pas envie d'en connaître les détails.

Il acquiesce en silence avant de se lever.

— Je suis sérieuse, Fred. Si j'entends la moindre rumeur sur cette fille alors qu'elle n'est même pas encore arrivée, je saurais que ça vient de toi.

— Mes lèvres sont scellées, assure-t-il.

Mais je sens que cela ne durera pas. Lui, l'amateur de ragots, ne pourra jamais tenir sa langue. *Et merde !*

Madeleine et Corentin accueillent la nouvelle avec le même entrain que Fred et moi. Savoir que des renforts arrivent les soulage à un point tel que je me rends une fois encore compte de la pression qui pesait sur leurs épaules.

— Elle est autonome ?

— Complètement. Elle est au service juridique à Marseille depuis sept ans.

— Elle est folle de vouloir venir à Paris, commente Corentin. Moi, à choisir, je préférerais la mer aux buildings du quartier d'affaires.

— Oh oui, abonde Madeleine, moi aussi. On sait pourquoi elle a demandé sa mutation ?

— Non.

Mécaniquement, mon regard se dirige vers Fred. Informé comme il l'est, il a peut-être un tuyau. Un autre.

— Aucune idée non plus. Tout est possible, une envie de changer d'air, un chagrin d'amour...

Là je le fusille immédiatement. Je l'ai prévenu, qu'il n'aille pas sur ce terrain.

— Elle peut aussi avoir le désir d'enrichir son CV, de multiplier les expériences. Ils sont tout de même moins débordés à Marseille qu'ici.

— C'est sûr et certain. Cela va lui faire tout drôle quand elle va découvrir que nous faisons nocturne tous les soirs.

— Et que nous bossons tous les week-ends ou presque, abonde Madeleine.

— Elle ne tiendra peut-être pas le coup et voudra repartir.

— Ah non ! Fais-je, sans me contrôler. Cette fille est précieuse pour nous tous, les amis. Nous ne pouvons pas nous permettre de la perdre. Anthony m'a bien fait comprendre qu'il n'y aurait aucun recrutement externe. Il faut donc tout faire pour qu'elle se sente à l'aise, parfaitement intégrée et qu'elle se plaise parmi nous.

— Fred va la chouchouter, pas vrai mon Fredo ?

— Je ne suis pas certain d'être son genre...

— Mais si, continue Madeleine, tu es adorable comme tout et beau comme un cœur. Tu sauras la charmer.

Je note que Fred se retient de rire, et plus encre, de lâcher l'information qu'il détient sur cette Emma Duval. Il va avoir du mal, c'est une évidence.

— Il se peut qu'elle monte à Paris pour suivre son compagnon, observé-je platement.

Mon juriste préféré me lance un regard amusé.

— Oui, c'est vrai, reconnaît Madeleine. Beaucoup de mutations se font pour suivi de conjoint. Est-elle mariée ?

— Je n'ai pas posé la question... ce que je voulais surtout savoir, c'était son degré de compétence et quand

elle serait avec nous. Le reste ma foi... nous aurons l'occasion de faire connaissance plus tard.

Satisfaits, mes collaborateurs hochent tous la tête. Avant de regagner son bureau, Fred se tourne vers moi et lève son pouce, comme pour me féliciter de ma performance. Je souris mais au fond de moi, je suis stressée. Pas pour les mêmes raisons que ce matin en arrivant au travail, mais stressée quand même.

2

C'est fou comme un rien peut changer énormément de choses. Depuis que nous savons qu'une nouvelle personne rejoindra notre équipe dans quelques jours, nous travaillons tous avec plus d'enthousiasme. Fred ne parle plus de claquer la porte, Madeleine ne mentionne plus la retraite à tout bout de champ et moi, je respire à nouveau.

Ma fatigue n'a pas disparu pour autant mais elle me pèse moins.

Seules les révélations de Fred au sujet de mademoiselle Duval continuent de me perturber. Je ne suis pas réactionnaire, et n'ai pas l'esprit fermé, mais tout de même... avoir dans mon équipe une femme qui aime les femmes me gêne. Comment faudra-t-il que je me comporte pour que mes actes ne soient pas mal interprétés ? Pour un regard ou un sourire ne soit pas perçu comme une avance ? Pour qu'une main posée négligemment sur son épaule ne soit pas vu comme une invitation à plus ? Il va me falloir faire attention à tout si je ne veux pas la moindre ambiguïté dans nos relations... rien que d'y penser, j'en soupire.

Quand il rentre de son séminaire et qu'il apprend la nouvelle, Richard applaudit des deux mains ; je n'en attendais pas moins de sa part. Lui le premier sait que je suis au bord de la rupture émotionnelle.

— Il était temps que tes boss réagissent, observe-t-il en me serrant tendrement dans ses bras.

Je pose mon front contre son épaule. Il est tellement prévenant, tellement affectueux ! Et si compréhensif ! Un autre aurait claqué la porte de notre mariage depuis

longtemps, mais pas lui. Quelle chance j'ai de l'avoir dans ma vie.

— Une opportunité s'est présentée à nous. Une femme qui travaille à Marseille a demandé sa mutation à Paris.

— Dans ton service ?

— Oui.

— C'est plus qu'une opportunité, chérie, c'est un cadeau du ciel.

Je souris. Richard et moi avons toujours été sur la même longueur d'onde. Nos pensées sont similaires, tout comme nos valeurs et notre mode de vie. Nous nous comprenons la plupart du temps à demi-mot. Il est l'homme de ma vie, mon mari, mon amant et mon meilleur ami. Sans lui, je serais totalement perdue.

— Quand vous rejoint-elle ?

— La semaine prochaine. Juste avant la période des assemblées et des conseils d'administration.

— Que demander de plus ?

— Oh rien, je suis comblée, fais-je en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Merci mon chéri, lui soufflé-je, émue tout à coup et tellement reconnaissante qu'il soit là.

— Pour quoi ?

— Pour tout. Pour me supporter, en particulier en ce moment. Et pour prendre soin de moi comme tu le fais... le petit mot et l'article la dernière fois m'ont beaucoup touchée.

— Je m'inquiète pour toi, Laure. Je te vois perdre pied et me sens si impuissant.

— Les choses vont s'améliorer à présent, je te le promets.

— Je l'espère.

Son inquiétude n'a pas complètement disparu. Elle transparait au fond de ses beaux yeux chocolat et jusque sur les traits marqués de son visage. Il resserre son étreinte comme s'il voulait me protéger et m'insuffler un peu de sa force.

Remplie d'amour, je prends son visage en coupe entre mes mains et l'embrasse avec une fougue qui nous conduit rapidement dans la chambre.

Faire l'amour avec Richard a toujours été un moment très tendre. Aucune excentricité, aucune folie mais de la tendresse à revendre.

— Je t'aime Laure, me murmure-t-il en roulant sur le côté et en captant mon regard.

— Moi aussi Richard. A un point que tu n'imagines pas.

Dès qu'il m'ouvre ses bras, je viens me caler contre son torse chaud. J'entends son cœur battre la chamade et pose mes lèvres sur sa peau.

— Avec un peu de chance, nous pourrons enfin passer plus de temps ensemble.

Je relève ma tête pour le dévisager.

— C'est bien tout ce que je souhaite.

Puis je le cale contre lui et ferme les yeux. Sans que je m'y attende, la première chose à laquelle je pense est cette fille et ce que je sais sur elle.

— Elle est gay.

— Qui ? Interroge Richard, son menton contre le sommet de mon crâne.

— La fille qui vient de Marseille. Elle aime les femmes.

— Ah oui ? Comment tu le sais ?

— J'ai mon moteur de recherche personnel, souris-je en pensant à Fred. Il trouve toutes les informations, même celles que tu ne lui as pas demandé de chercher.

— Frédéric ?

— En personne.

— Il est incroyable ce type. S'il pouvait nous dénicher les numéros gagnants de la loterie nationale, cela nous changerait la vie définitivement.

Je pouffe. C'est une requête que j'ai déjà formulée, mais jusqu'à présent, les résultats de Fred avoisinent le zéro pointé.

— Il est doué mais pas pour dégoter les infos les plus intéressantes, conclus-je, amusée.

— Je vois ça... ça va faire bizarre quand même. Une femme lesbienne... tu crois qu'elle ressemble à un homme ?

— Genre moustache et barbe ?

— Nan, rit-elle. Plutôt genre vêtements masculins, visage carré, cheveux courts... enfin tu vois.

— Je n'espère pas. Le look bûcheron fera tâche aux conseils d'administration. J'imagine déjà la tête de nos clients.

Tous les deux nous gloussons, amusés de l'image.

— Si elle est restée en poste à Marseille, c'est a priori, qu'elle présente bien. Peut-être simplement qu'elle ne porte pas de jupe.

Le corps de Richard est secoué d'un nouveau fou rire.

— Fais attention ma chérie. Je ne voudrais pas qu'elle jette son dévolu sur toi.

Je lui donne un gentil coup de coude dans l'estomac.

— Arrête, j’y ai pensé figure-toi ! J’espère simplement qu’elle saura se tenir et garder ses penchants pour l’extérieur.

Un bref instant nous restons tous les deux silencieux. J’imagine que Richard est comme moi. Il tente de se projeter, de nous imaginer au bureau. Il essaie de voir comment cette fille se comportera avec moi et toutes les femmes avec lesquelles elle sera amenée à interagir. Les hôtesse d’accueil, les secrétaires juridiques, les clientes...

— Il paraît que les homos sont très branchés sexe.

Il rit de nouveau, cette situation, décidément, semble l’amuser au plus haut point.

— Si d’aventure tu as envie de tester...

— Oh arrête ! C’est dégoûtant ! Et puis j’ai tout ce qu’il me faut à la maison, terminé-je en posa une main sur sa fesse, plus précisément dans mon lit. Si cette femme tente quoi que ce soit, elle sera bien reçue.

Nous rions encore mais quelque part au fond de moi, je ne me sens pas aussi rassurée que cela. Je tiens à ce qu’Emma Duval reste chez nous, mais si elle me fait des avances, je ne sais pas comment je réagis. Il se pourrait bien que je l’envoie paître avec une telle violence qu’elle décide de plier bagage.

— Ça va être chaud, pensé-je à voix haute.

— En effet. J’aimerais être une petite souris pour vous squatter ton bureau.

Nouveau coup de coude dans le bide cette fois. Il feint la souffrance avant d’éclater de rire. Je l’imite peu après.

Je repense à cette nuit à l’instant où je fais connaissance avec Emma Duval. Déjà, elle n’a rien d’un

bûcheron ou d'un camionneur, mais alors, rien du tout. Elle porte un tailleur jupe sombre, un chemisier blanc, et des hauts talons. Autour de son cou, une chaîne et un long collier fantaisie. Sa tenue n'est pas masculine pour deux sous. Son physique non plus. Grande et élancée, elle a les cheveux blonds, légèrement bouclés, qui lui tombent sur les épaules, un visage aux traits fins et des yeux bleus. Elle est très féminine et très jolie. Ensuite, quand elle me sert la main, sa poigne est ferme mais rien ne transparait. Aucune tentative de séduction ou d'autres de ces choses que Richard et moi avons évoquées.

— Soyez la bienvenue à Paris, lui dis-je en esquissant un sourire.

Je reste bien sûr méfiante et évite toute situation un tant soit peu compromettante. Fred toussote de temps à autre; je devine qu'il se retient de rire. Pour autant, il se sent aussi comme un con parce qu'Emma est très séduisante et sans aucun doute, son type de femmes.

— Merci... je suis arrivée samedi... ça change de Marseille.

— Ah je ne vous le fais pas dire !

— Mais tu n'as pas perdu au change, intervient Fred en la tutoyant d'emblée.

Il lui adresse un sourire charmeur. Malgré moi, je guette sa réaction. Elle pouffe.

— Je n'ai entendu que de bonnes choses des juristes de Paris. Rémi m'a aussi beaucoup parlé de toi...

Cette fois, c'est moi qui me retiens de me marrer. Si Rémi a décrit Fred à Emma, on va s'amuser bien plus que prévu. Ce dernier passe une main dans ses cheveux coupés ras.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu étais un joueur de foot avec deux pieds gauches et une commère de première.

Madeline explose de rire ; je manque de m'étouffer. Quant à Fred, il semble ne plus savoir où se mettre.

— L'enfoiré ! marmonne-t-il. Puis il reprend contenance, et ajoute : la jalousie, c'est dingue ! Elle vous fait dire un tas de mensonges.

Emma arque un sourcil.

— Ah ? Tu crois ? Parce qu'il m'a aussi dit que tu étais un excellent juriste et un collègue comme il en a rarement eu. Il t'apprécie vraiment beaucoup.

De nouvelles émotions traversent Fred. J'avoue qu'il nous offre un spectacle vraiment très plaisant.

— Moi, c'est Madeline.

— Enchantée, Madeline.

Je ne lâche pas Emma du regard. J'observe son comportement, et cherche tout indice pouvant révéler son penchant sexuel. A ma grande surprise, je n'en trouve aucun. Elle parvient à cacher admirablement les choses.

— Vous venez Emma, je vais vous faire le tour des bureaux.

— Volontiers.

Tandis que je la guide dans le couloir, je sens le regard de Fred posé sur moi. Je me retourne et le voit sourire bêtement. Qu'il est con !

En gardant mes distances pour que rien ne soit interprété de travers, je lui montre ce qui sera son bureau, puis pousse la porte du service où travaillent les secrétaires juridiques. Sur la dizaine, quatre sont présentes. Elles saluent toutes Emma et lui serrent la main. A chaque fois, je l'étudie mais rien ne se passe.

— Ici se sont les toilettes, fais-je en lui désignant une porte avec un hublot, et là, la coin cafétéria pour tout le bureau.

Non continuons de longer le couloir.

— Là c'est la salle de réunion numéro un. Il y en a deux. Et là, le bureau de l'un des associés, Anthony Prion. De l'autre côté, c'est celui de Michael, l'associé numéro 2. Et là, les RH, avec Magalie...

— Ah, voici donc celle que tu attendais avec tellement d'impatience ? Fait cette dernière en se levant pour venir à notre rencontre.

Emma me lance un regard interrogateur mais c'est de la bouche de la responsable des ressources humaines qu'elle a son explication.

— Laure fait des pieds et des mains depuis des mois pour avoir un collaborateur supplémentaire et jusque-là, elle n'a rien obtenu. Votre demande de mutation est tombée à pic comme on dit.

Emma se contente de hocher la tête. Une lueur passe dans son regard, quelque chose qui ressemble à de la tristesse. Je fronce le sourcil mais elle se détourne rapidement.

— Bienvenue à Paris, continue Magalie. Le voile a disparu, elle sourit de nouveau.

— Merci...

— Magalie.

— Très bien.

— Vous venez ? Nous poursuivons... la journée est chargée.

— Et vous êtes débordée, je comprends.

— Laure est toujours débordée, c'est bien pour cette raison que votre arrivée est un soulagement.

— Je suis impatiente de m’y mettre moi aussi.

Elle me sourit avec beaucoup de gentillesse. J’aimerais répondre mais j’ai tellement peur de la manière dont elle pourrait réagir que je reste de glace. Froide et distante comme je le suis rarement pour ne pas dire jamais avec les membres de mon équipe.

Une fois que notre tour est fini, je l’invite dans mon bureau tout en prenant soin de garder la porte ouverte. Emma s’assied en face de moi et croise les jambes. Son regard s’ancre au mien, me mettant soudain si mal à l’aise que je baisse les yeux.

— Vous avez peur que je vous saute dessus ?

Quoi ?

— Pardon ?

— Rémi est une pipelette à la hauteur de Frédéric je pense. Et comme je ne cache pas mon homosexualité, j’imagine que vous êtes au courant, et que c’est la raison pour laquelle vous êtes aussi... sur le qui-vive ?

— Non, me récrié-je, pas du tout !

Elle sourit d’un air entendu mais n’insiste pas. Me voilà si déstabilisée que j’ai besoin de me racler la gorge pour parler.

— Ecoutez, je ne sais pas et ne veux pas savoir. C’est une chose qui ne me regarde en aucune façon.

— Je comprends que vous puissiez être mal à l’aise mais rassurez-vous, je ne me jette pas sur toutes les personnes qui portent une jupe. Ce n’est pas parce que j’aime les femmes que j’ai envie de coucher avec toutes celles que je croise.

— Je n’ai rien dit de tel ! protesté-je vivement.

Emma me scrute. Cette fois, je fais mon possible pour soutenir son regard.

— Soit. Je préférerais que les choses soient claires parce que j'ai bien senti vos craintes. Ma vie privée est privée.

Elle formule ça avec tellement de conviction que je me sens bête tout à coup. La pauvre ! Moi qui tenais à lui réserver un bon accueil, je me suis plantée sur toute la ligne. Lentement, je secoue la tête.

— Je vous prie de m'excuser, Emma, j'ai... enfin vous avez raison. Pouvons-nous reprendre les présentations à zéro ?

Elle me jauge, hésite puis sourit et me tend la main.

— Enchantée de vous connaître Laure.

— Moi de même. Sois la bienvenue au pôle parisien.

Le fait que je la tutoie semble lui convenir. Elle hoche imperceptiblement la tête ; ses yeux me sourient.

— Alors ? Par quoi commence-t-on ? Tu as des dossiers particuliers à m'attribuer ou pendant un temps, je bosse en binôme, histoire de faire mes preuves ?

J'aime son attitude, sa manière d'aborder le travail, et son humilité aussi. Même si elle a sept ans d'expérience dans la société, soit presque autant que moi, elle ne le fait pas savoir de manière outrageuse.

— Nous pouvons travailler un peu ensemble, histoire que tu te familiarises avec notre manière de procéder et nos clients, et puis ensuite, tu auras ton propre portefeuille.

— Cette façon de faire me va bien.

Je l'escorte alors jusqu'à son bureau, lequel est voisin du mien et de celui de Madeleine puis lui montre notre logiciel informatique, notre base de données ainsi que l'intranet.

— Je ne serai pas dépaysée, nous avons la même chose à Marseille.

- Super, tu sais donc comment tout cela fonctionne.
- Absolument.
- J'ai plusieurs rapports de Conseil d'administration à rédiger et deux conventions de trésorerie. Un client m'a également demandé de lui préparer des conditions générales de ventes pour son site internet. Tu vois, tout ce qui, dans mon portefeuille, est en attente, se trouve dans cet onglet...
- Oh la vache ! s'exclame Emma, sans pouvoir se retenir. Tu as tout ça à faire ?
- Oui madame... et ce n'est que le début.
- Je comprends mieux pourquoi ma mutation a été acceptée aussi rapidement. Vous êtes vraiment en manque de personnel.
- Il n'y a pas autant à faire à Marseille je parie.
- Non, et pourtant, nous couvrons toute la région et même un peu au-delà. Nous n'avons qu'une seule secrétaire juridique alors qu'ici, j'en ai décompté au moins quatre ?
- Elles sont sept. C'est de juristes confirmés que nous manquons cruellement, mais les associés n'ont pas très envie de mettre la main au portemonnaie.
- Toujours la même histoire, pas vrai ?
- Toujours, approuvé-je en répondant à son sourire.
- Autant te dire que j'espère que tu te plairas ici.
- Je pense, oui.
- La mer ne va pas te manquer ? Parce qu'ici tu sais, à part le centre béton et un peu de verdure pour faire genre, on est loin d'un décor de rêve.
- Comme tout à l'heure, son regard se voile ; elle m'adresse un sourire si triste que sans même savoir de quoi il est question, j'ai de la peine pour elle.

— Ce sera très bien, souffle-t-elle en tentant de se reprendre.

— Est-ce que ça va ?

Emma secoue bravement la tête. Malgré tout, ses yeux s'embuent.

— Pardon...

Elle fouille dans son sac à main et en tire un paquet de mouchoirs.

— Pas de souci... puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Oui, sourit-elle, à nouveau maîtresse d'elle-même, garder ce petit moment secret.

— Aucun problème.

Elle m'adresse un regard reconnaissant, puis, sans préambule, se met à parler travail. Quelle est la cause de ces larmes ? J'avoue, j'aimerais beaucoup le savoir, mais ne veux surtout pas me montrer intrusive. Alors je fais comme si de rien n'était et réponds à ses interrogations. Après un moment, je remarque que l'heure a bien tourné.

— Je vais devoir te laisser continuer toute seule, fais-je en grimaçant. J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure et je ne suis pas prête.

— Oh oui, excuse-moi d'avoir à ce point accaparé ton temps, s'empresse-t-elle.

D'un geste de la main, je balaie ses excuses.

— Il est bien normal que je prenne un moment pour t'accueillir. Si tu as besoin de quoi que ce soit, si tu as des interrogations, n'hésite pas à demander, à Fred, à Madeleine ou à moi. Je serai pas mal absente en journée mais le soir, je suis là, jusque très tard donc...

— Entendu.

Le sourire qu'elle m'adresse me fait presque oublier qu'un peu plus tôt, elle était sur le point de pleurer.

Mes rendez-vous à l'extérieur se sont enchaînés. Quand je rentre au bureau, il est presque dix-huit heures trente. Je n'ai pas mangé, pas eu le temps de voir mes collaborateurs et quand je vois la pile de dossiers laissés par Corentin ainsi que les nombreux messages en attente d'une réponse, je soupire et sors mon téléphone portable.

— Chéri ? Ne m'attends pas pour dîner, je suis au bureau pour au minimum trois heures.

Je ne le vois pas mais je devine que Richard fait la grimace. Pour autant, il a la gentillesse de ne pas m'accabler de reproches en tous genres.

— Comment est-elle alors ?

L'évocation d'Emma me rappelle la conversation sur l'oreiller que nous avons eue l'autre jour. Nous avons ri comme des gamins en imaginant à quoi elle pourrait ressembler. Finalement, nous avons faux sur toute la ligne.

— Type camionneur, fais-je en me mordant la joue pour ne pas rire. Les épaules larges, le visage carré, les fringues masculines à mort !

— Sérieusement ?

— Oui. Elle fait même un peu peur...

— Laure ?

Mon visage se liquéfie lorsque je vois Emma entrer, des dossiers dans les bras. Je sais qu'elle a entendu, pire, qu'elle a compris de qui je me moquais. Je me sens soudain si idiot !

— Raconte-moi tout.

— Je te rappelle tout à l'heure Richard.

Je raccroche fébrilement et cherche le regard de ma nouvelle collaboratrice. Le voile devant ses yeux ne trompe pas. Elle est blessée. Tout à coup, je me sens mal, vraiment mal.

— Frédéric m'a dit de te remettre ces différents dossiers pour que tu puisses y jeter un œil.

Elle les pose sur mon bureau et sort sans demander son reste. Il faudrait que je lui coure après, que je m'excuse, mais comment faire ça ? Comment lui dire que je plaisantais avec mon mari ? Lâchement, je reste à ma place et rappelle Richard.

— Elle m'a surprise pendant que nous discutons tout à l'heure ! Merde !

— Nous n'avons rien dit de mal...

— Je t'en prie, on se fichait d'elle !

— Comment peut-elle savoir que nous parlions d'elle ?

Je me rappelle son regard et secoue la tête.

— Crois-moi, elle a compris. Et si elle avait des doutes, le fait que je raccroche brutalement est suffisant pour les dissiper. J'ai merdé, Richard, d'autant qu'en plus, ce n'est même pas vrai ?

— Comment ça ?

— Elle n'a rien d'une camionneuse, au contraire. Elle est féminine jusqu'au bout des ongles. Tu ne devineras jamais qu'elle est lesbienne.

— Pourtant tu as dit...

— Je voulais te faire marcher un peu.

En songeant de nouveau à Emma, plantée devant moi, ses dossiers sous le bras, mon malaise grandit.

— A ton avis, qu'est-ce que je dois faire ? M'excuser ou faire comme si de rien n'était ?

Richard, un temps silencieux, répond finalement.

— Soit tu fais comme si tout était normal, comme si ce qu'elle a entendu n'avait rien à voir avec elle. Bon ça revient à la prendre pour une imbécile, mais si elle ne relève pas, tu peux passer à autre chose.

— Soit ?

— Soit tu lui expliques le contexte.

— C'est un peu délicat tout de même.

— Je le sais... pour tout te dire, je n'aimerais pas être à ta place.

— Moi non plus, commenté-je en regardant les dossiers qui attendent ma relecture. Sans compter que j'ai bien autre chose à faire.

— Je ne peux pas te dire mieux, Laure. Je suis désolé.

Quand nous raccrochons pour la seconde fois, je ne me sens pas plus avancée. Après un moment d'hésitation, j'attrape le premier dossier de la pile et me plonge dedans. Advienne que pourra.

Il est vingt-deux heures lorsque je termine de corriger le dernier rapport. Un dernier coup d'œil aux mails, à l'avancement de mes collègues, puis j'éteins l'ordinateur et me lève. La journée est finie.

A ma grande surprise, il y a de la lumière dans le bureau d'Emma. Je la trouve en train de lire un document imprimé.

— Encore là ? fais-je aussi amicalement et sereinement que possible.

— Oui, je voulais terminer ce projet de conditions générales de vente.

— Super, mais tu sais, si tu commences à rester tard, tu risques de le regretter.

— Oh non, ça ira, ne t'inquiète pas. Personne ne m'attend pour manger.

Plongée dans mon travail, j'avais oublié l'incident survenu un peu plus tôt. Je me demande pourtant si elle a vraiment voulu y faire allusion. Il n'y a dans sa posture et dans son regard, rien qui évoque le ressentiment ou la colère. Elle semble triste, c'est tout. A cause de moi ? De ce qu'elle a surpris de ma conversation avec Richard ?

Prenant une grande inspiration, j'ose un pas dans son bureau.

— Emma, commencé-je, toute penaude, à propos de tout à l'heure... je sais ce que tu as pensé mais tu te trompes.

— A quel propos ?

Elle semble ne pas comprendre. Le fait-elle exprès ?

— Tu sais... enfin, j'étais en discussion avec mon mari quand tu es arrivée et...

— Oh ça ! Elle hausse les épaules. Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude. Les gens aiment blaguer sur moi parce que je suis lesbienne. C'est comme ça.

— Non, je ne blaguais pas ! Je...

Si tu blaguais, Laure. Ne lui manque pas de respect une seconde fois !

— Bon c'est vrai, tu n'as pas tort. Disons que Richard – mon mari, et moi-même nous demandions à quoi tu pouvais bien ressembler. On s'était imaginé une personne masculine... tu sais le cliché de la femme camionneur ou bûcheronne.

— J'ai une chemise à carreaux chez moi. Si tu veux, je la mettrai demain.

Elle sourit, mais sans ironie ni rien. Juste, elle semble amusée de la situation. C'est fou quand même ! A sa place, je serais sortie de mes gonds.

— Inutile. Je voulais faire une blague à mon mari... je reconnais qu'elle n'était pas de très bon goût. Tu n'as rien d'une camionneuse, Emma. Tu es normale... elle arque un sourcil, je réalise que plus j'essaie de m'en sortir, plus j'agrandis le trou dans lequel je suis tombée. Non pas normale, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu es juste, enfin comme tout le monde. Tu ressembles à une femme quoi.

Son sourire s'élargit.

— En même temps, j'en suis une.

Réalisant ma nouvelle sottise, je me tape le front.

— C'est bon, arrête, fait Emma en venant à ma rescousse. Tu t'enfonces inutilement.

— Je cherchais juste à m'excuser si d'une quelconque manière, je t'ai blessée.

— Les gens se font toujours un tas d'idées préconçues sur tout, c'est ainsi. Même à notre époque, l'homosexualité est un sujet entouré de clichés, qui prête souvent à rire. Le lesbianisme encore plus.

— Je ne sais pas, marmonné-je, un peu mal à l'aise, ce n'est pas une chose à laquelle je suis confrontée en temps normal.

— Jusqu'à maintenant tu veux dire.

— Oui.

Emma se lève et contourne son bureau pour se poster devant moi. Ses yeux espiègles s'ancrent aux miens.

— Tu verras, tu finiras par oublier ce détail. A tes yeux, je ne serais plus qu'une juriste, comme Fred ou Madeleine.

— J'en doute, murmuré-je.

Je suis la première à me détourner. Le sentiment qui m'envahit est étrange, mélange de culpabilité et de ce qui s'apparente à une espèce d'élan de tendresse – amicale. Je ne sais pas comme c'était à Marseille, mais je ne voudrais pas reproduire les mêmes erreurs que mes collègues. Si ça se trouve, elle a demandé à partir à cause d'eux...

— Tu es en voiture ?

— Non, en transport. Je n'ai pas de voiture.

— Je te raccompagne ?

Elle est surprise.

— Tu veux te racheter ?

— En quelque sorte, confié-je en souriant. Et puis les transports, à cette heure, ce n'est pas ce qu'il y a de plus glamour. Où vis-tu ?

— A Nanterre.

— Cela ne me fait pas un grand détour, allez, viens.

Elle me dévisage un moment, puis hoche imperceptiblement la tête et ramasse ses affaires.

A SUIVRE...

[AMAZON KINDLE](#)

[AMAZON PAPIER](#)

[KOBO](#)

[GOOGLE PLAY](#)

[IBOOKS](#)

Et bien d'autres plateformes et à commander en
librairie

